

Place aux livres

Numéro 69, printemps 2002

Au pays des hommes forts

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2002). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (69), 56–61.

Daniel Poliquin. *Le roman colonial*. Montréal, Boréal, 2000, 256 p.

Dans son essai *Le roman colonial*, le Franco-Ontarien Daniel Poliquin s'en prend ouvertement aux nationalistes québécois de tout acabit. Deux idées ressortent de l'essai. D'abord, que «dans la pensée nationaliste, au Québec, l'homme n'est rien à côté du collectif. [...] L'État de droit n'est pas fondé sur l'individu; au contraire, c'est le collectif qui libère l'individu» (p. 243). Ensuite, que les véritables colonisés ne sont pas les fédéralistes, mais bien les nationalistes, et particulièrement la bourgeoisie intellectuelle qui est en pâmoison devant la mère patrie, la France. «Ce n'est pas tant Paris qui s'impose que les nôtres qui vont tomber aux pieds de Paris» (p. 155). Bref, d'après l'auteur, les nationalistes québécois sont des «autocolonisés».



Pour étoffer sa démonstration, Poliquin recourt notamment à la fiction et campe les idéologies souverainiste et fédéraliste dans deux personnages, Charles-Olivier Lesieur et Franck Labine. De Lesieur, l'essayiste dit qu'il «a la foi tranquille du charbonnier que le doute n'atteint jamais» (p. 28). De Labine, qu'il est apolitique, qu'il est «un homme libre, semblable en cela à des milliers de Québécois trop indépendants pour vouloir l'indépendance du Québec» (p. 40). Et lorsque vint le moment pour celui-ci de déterminer sa position face au conflit constitutionnel, «il s'est posé la seule question qui compte : suis-je malheureux en ce pays? Ou même, devrais-je l'être? Il a bien été obligé de répondre que non» (p. 35) Fallait y penser!...

Dans sa longue diatribe contre les nationalistes, Poliquin écorche au passage

Pierre Falardeau, René Lévesque, Lucien Bouchard, Jean Larose, Pierre Bourgault, etc. Tout au long du *Roman colonial*, l'auteur semble prendre un malin plaisir à tourner les coins ronds, discréditant infailliblement son argumentation par diverses généralisations. Manquant cruellement de nuances, il évoque sans rougir de dangereuses assimilations qui minent évidemment la crédibilité de son propos. La plus éloquente de ces assimilations est assurément celle où il applique la phrase de Jacques Parizeau sur le vote ethnique, lors du référendum de 1995, à l'idéologie nationaliste : «Et puis il y a eu cette phrase malheureuse sur les votes ethniques de Jacques Parizeau, ce monsieur qu'il [Lesieur] estimait pourtant. Il attendait de Gaulle et a entendu Le Pen. Ça lui a crevé le cœur de voir ce soir-là que le nationalisme qui se dit ouvert et moderne est une imposture» (p. 36) Un peu facile, n'est-ce pas? Voire intellectuellement malhonnête. Toutefois, l'ironie dans l'argumentation de Poliquin, c'est qu'il sert aux nationalistes le même traitement dont il les accuse de servir eux-mêmes aux Franco-Ontariens. En effet, l'essayiste accuse en bloc les nationalistes québécois de fustiger les Franco-Ontariens en les considérant comme des «collaborateurs» (p. 42). Heureusement, le style vivant du Poliquin romancier soulage de la pénible rhétorique simpliste et véreuse du Poliquin pamphlétaire...

Jean-François Bouchard

Jocelyn Létourneau. *Passer à l'avenir. Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*. Montréal, Boréal, 2000, 194 p.

Cet ouvrage rassemble six articles dans lesquels l'historien Jocelyn Létourneau se propose de relancer, pour mieux le redéfinir, l'éternel débat entourant l'interprétation du grand récit historique de la nation québécoise. Il interroge les perspectives d'avenir qu'offrent l'histoire et la mémoire lorsque celles-ci sont, comme au Québec, présentées comme un devoir de reconnaissance des épreuves du passé, une dette à l'égard des souffrances de nos ancêtres : «je me souviens» de la Conquête, de 1837-38, d'Octobre 1970, etc. Comment, tout en se reconnaissant héritier de la tradition, éviter de se laisser écraser par le poids des blessures accumulées? Comment «passer à l'avenir» sans pour autant interrompre le dialogue avec les anciens?



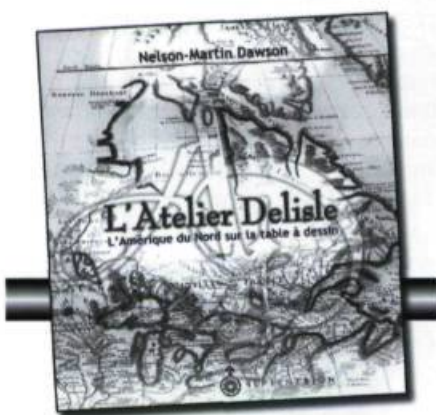
«Le rôle de la mémoire, on l'oublie trop souvent, est d'enrichir l'expérience, non pas de retarder l'action», écrit Létourneau. Selon lui, un certain discours mélancolique et nationaliste a trop souvent fait du souvenir un synonyme de nostalgie et de ressentiment, engendrant le renoncement plutôt que l'espoir. Longtemps articulée autour du «triptyque misère-mélancolie-refondation», la réflexion sur l'expérience québécoise se serait jusqu'ici révélée inapte à transformer un tel héritage en un ferment pour l'avenir. Rejetant la thèse de la collectivité manquée ou inaccomplie défendue par certains historiens tels que Gérard Bouchard, Létourneau souhaite en finir avec cette logique de «survivance» selon laquelle l'histoire des Québécois serait celle d'un «destin raté» ou d'un «parcours brisé». Il soutient plutôt que l'ambivalence et l'ambiguïté, que l'on dit caractéristiques du peuple québécois, doivent enfin être reconnues pour ce qu'elles sont : non pas comme les symptômes d'une aliénation ou d'une incapacité à être, mais bien comme les éléments fondateurs et structurels de notre identité. Cette reconnaissance, encore à accomplir, constituerait le meilleur héritage pour l'émancipation et l'épanouissement du groupe.

Ce livre, qui a provoqué bien des remous lors de sa parution, n'a certainement pas fini de faire parler de lui. *Passer à l'avenir* est un essai indispensable – un mal nécessaire diront certains – que l'on doit saluer comme une réflexion courageuse sur l'interprétation traditionnelle de l'identité québécoise. Une réflexion qui, loin de clore le débat, a néanmoins le mérite de le renouveler en profondeur.

Joël Castonguay

Nelson-Martin Dawson. *L'Atelier Delisle : l'Amérique du Nord sur la table à dessin*. Sillery, Septentrion, 2000, 306 p.

En 1703, Guillaume Delisle publie sa «Carte du Canada ou de la Nouvelle France». Quelque trois siècles plus tard, cette carte est devenue une source, et qui dit source dit critique. Ici, la critique atteint un sommet, car elle se déploie en une enquête tout à fait passionnante autour de la production de cette carte. *L'Atelier Delisle*, c'est un tour d'horizon permettant de comprendre la manière dont s'exerçait le métier de cartographe au début du XVIII^e siècle et plus précisément la méthode qui a fait la renommée des Delisle.



«À l'instar de tout autre produit culturel, la carte est sensible à son contexte de production.» (p. 19). Dans la première partie de l'ouvrage, Nelson-Martin Dawson dépeint divers aspects du contexte de la production cartographique française à l'époque où les Delisle, père et fils, jouissant de la protection de la famille Phélypeaux et faisant œuvre savante à l'intention du roi, fondent et maintiennent la réputation de leur atelier qui se distingue essentiellement par une certaine façon de faire des cartes, par sa méthode.

La seconde partie du livre porte sur cette méthode que Dawson décrit en suivant les étapes de la production cartographique, de la collecte des informations à la table à dessin. La méthode Delisle repose sur deux principes : l'application stricte des données géodésiques disponibles, s'opposant en cela à l'école de son prédécesseur Nicolas Sanson et la critique rigoureuse et érudite des sources, comme les Delisle en font la démonstration dans un procès contre le graveur Jean-Baptiste Nolin.

Resserrant l'analyse à la carte de 1703, l'enquête se termine par une série d'interprétations cartographiques, soit dix-sept croquis dessinés par Guillaume Delisle qui dispose ainsi les données géographiques et humaines qu'il a extraites des diverses sources consultées en vue de la confection de cette représentation du Canada. C'est donc à juste titre que cette carte porte la mention : «Dressée sur plusieurs Observations et un grand nombre de relations imprimées ou manuscrites».

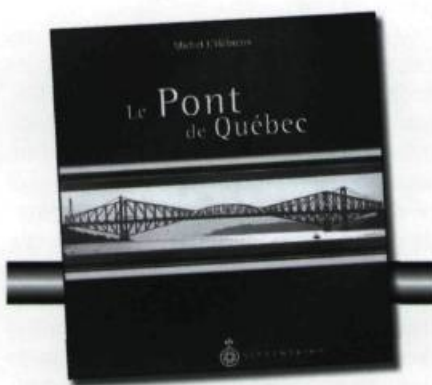
Et Dawson n'est pas en reste : son ouvrage est tout aussi soigné, comme cela apparaît dans le texte, les notes, les références, les transcriptions, les illustrations, la bibliographie et l'index. Le travail d'édition est à la hauteur : assez grand format, mise en pages élégante, typographie, impression et reliure de qualité. Que demander de plus? Peut-être une reproduction intégrale de la carte de 1703 qui n'apparaît que partiellement sur la couverture. De la belle ouvrage!

Jean-Guy Deschênes

Michel L'Hébreux. *Le Pont de Québec*. Sillery, Septentrion, 2001, 252 p.

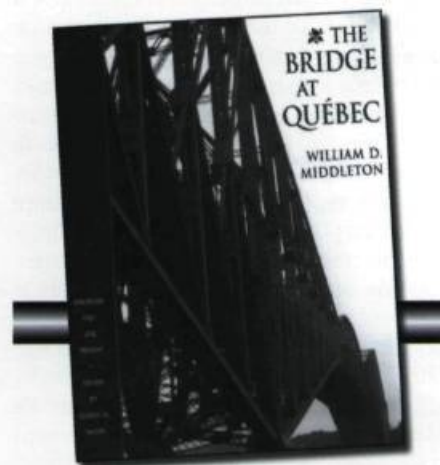
William D. Middleton. *The Bridge at Québec*. Bloomington et Indianapolis, Indiana University Press, 2001, 203 p.

Deux ouvrages splendides consacrés au Pont de Québec paraissent simultanément, l'un étant publié à Québec, l'autre



aux États-Unis. Celui de Michel L'Hébreux est la réédition revue et augmentée du livre qu'il avait initialement fait paraître en 1986 aux Éditions Laliberté, qui avait nécessité quatre tirages. L'auteur, passionné de l'histoire du Pont de Québec, a passé sa vie à recueillir des témoignages de personnes qui avaient connu des ouvriers ou des parents ayant participé à différentes

étapes de cette construction légendaire. Comme on le sait, le Pont de Québec demeure aujourd'hui encore l'exemple le plus long de ce type (cantilever) au monde; sa beauté, sa majesté, sa grandeur



ont fasciné plusieurs générations. La légende a commencé dès le moment de sa construction, interrompue par deux écroulements tragiques avant son parachèvement, en 1917. Une fois inauguré (par le prince de Galles, le futur et éphémère roi Edward VIII), le Pont de Québec ne servait qu'aux trains, et ce n'est qu'après plusieurs années d'usage exclusivement ferroviaire que l'on remplaça l'une des deux voies ferrées par une chaussée (d'une voie dans chaque sens) pour permettre aux automobiles de circuler.

Sur le plan pictural, les deux ouvrages sont intéressants et assez différents pour justifier un double achat, car ils contiennent beaucoup de plans et de photos montrant les deux premières versions du pont, dont la forme (surtout le dessous) était considérablement différente de celle que nous connaissons. On comprend (et l'on voit) les différentes avancées sur le fleuve, et inévitablement les terribles catastrophes qui ont eu lieu, documentées par des illustrations variées : journaux d'époque, photos, listes des victimes.

L'ouvrage américain consacré au Pont de Québec peut à première vue surprendre, car l'auteur, un ingénieur retraité œuvrant dans le Midwest des États-Unis, témoigne de son admiration devant l'imposante structure du Pont de Québec. Son livre de grand format (son dix-septième chez cet éditeur) est d'une facture impeccable et très soignée (il respecte même les accents des mots français), et contient des documents inédits, dont de magnifiques clichés provenant de la bibliothèque

du Hagley Museum de Wilmington au Delaware, reproduisant des documents inédits tirés des archives de la Phoenix Bridge Company (le premier constructeur du pont dans sa première version), et aussi de précieuses photos appartenant à la collection du Smithsonian Institute à Washington. Le texte en anglais demande une bonne connaissance de cette langue et l'auteur insiste surtout sur la chronologie des faits et les aspects techniques jusqu'à l'inauguration, alors que le livre de Michel L'Hébreux se préoccupait davantage des aspects humains et de l'histoire locale, des origines à nos jours, ce qui inclut diverses activités commémoratives. Chaque ouvrage peut être acheté sur le site Internet de son éditeur respectif ou sur commande spéciale auprès de son libraire.

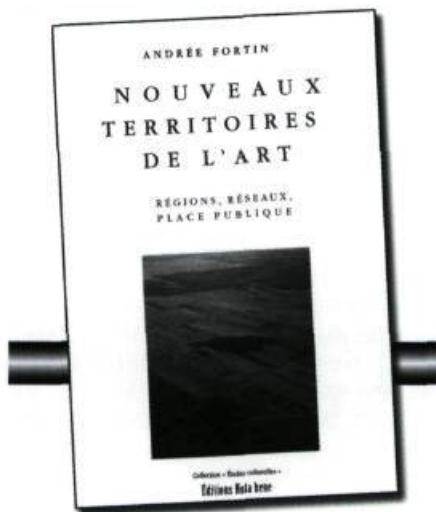
Cette édition augmentée du livre de Michel L'Hébreux contient suffisamment d'éléments inédits pour la peine d'être redécouverte; quant au livre de William Middleton, il serait pratiquement impossible de résister au besoin de se le procurer, tant sa présentation est riche et détaillée. On espère qu'il sera rapidement traduit dans notre langue.

Contrairement aux autres ponts sur le Saint-Laurent, le Pont de Québec a une longue histoire. Il faut avoir vu d'autres ponts cantilever (surtout dans les pays anglo-saxons) pour mesurer pleinement l'envergure du gigantesque Pont de Québec. Ces deux livres contribuent admirablement à notre meilleure connaissance de son histoire fascinante.

Yves Laberge

Andrée Fortin. *Nouveaux territoires de l'art. Régions, réseaux, place publique.* Québec, Nota Bene, 2000, 319 p.

On a parfois l'impression - fautive, évidemment - que les grands lieux de l'art sont les musées des grandes villes, et que la production artistique des zones rurales doit être reléguée au second plan ou être observée avec condescendance. Le livre de la sociologue Andrée Fortin réaffirme l'importance des régions, non seulement en tant que lieux de production artistique (des artistes vivent hors des grands centres urbains et créent), mais aussi comme faisant partie de réseaux parallèles d'une vie culturelle active et distincte - dont on parle peu dans les médias concentrés sur l'effervescence montréalaise. Autrement



dit, la vie culturelle des régions doit pour exister et être diffusée emprunter d'autres canaux pour joindre ses auditoires. Et c'est à cette démonstration à la fois vivante et érudite que nous convie Andrée Fortin. Les ateliers ouverts, les performances et surtout les festivals spécialisés (comme le Carrousel international du film pour enfants de Rimouski, le Symposium international de sculpture environnementale de Chicoutimi, le Carrefour de l'accrochage de Montmagny ou la Semaine mondiale de la marionnette de Jonquière) fleurissent particulièrement en régions et sont souvent d'envergure internationale. Le contraste entre l'éloignement de certaines régions et l'ampleur mondiale que prennent ces festivals thématiques originaux est bien souligné dans la dernière partie du livre.

Ce qui étonne aussi dans bien des cas, c'est le déplacement dans le choix des endroits réservés traditionnellement à l'expression artistique. Là où il n'y a pas de musée ni de galerie, on exposera dans un sous-sol d'église ou un commerce, un hôtel de ville ou au centre-ville; les chambres de commerce et les médias locaux accorderont souvent une attention particulière à l'événement. L'espace public se métamorphose pour ces occasions et prend des airs de fête. Enfin, on comprend aussi que ces manifestations ayant lieu dans des villes moyennes ne sont évidemment pas toutes rattachées au folklore et aux arts populaires, mais qu'il y a également place à l'avant-garde et aux nouvelles tendances. En somme, l'ouvrage d'Andrée Fortin nous convie brillamment à un éloge de l'imagination sous toutes ses formes.

Yves Laberge

Jean-Michel Lacroix (dir.). *Guide des thèses en cours et soutenues sur le Canada.* Pessac (France), Association française d'études canadiennes, n° 48, 2000, 280 p.

Le terme d'«études canadiennes» mérite d'être défini, car on a l'impression qu'il existe plus de canadianistes à l'étranger qu'au Canada même. Dans ce cas-ci, les études canadiennes ne sont pas les études faites au Canada, mais portant spécifiquement sur le Canada. Les universitaires spécialisés en études canadiennes s'intéressent à différents aspects du Canada, sa spécificité, ses dynamiques, son identité, sa culture, son histoire, mais aussi à ses défis et ses problèmes. On étudie le Canada comme d'autres se pencheraient sur les études françaises, américaines, de l'Égypte ancienne ou la Grèce antique. Les études canadiennes sont souvent comparatives et interdisciplinaires; elles se situent dans des cadres théoriques variés et non limités au Canada. Il existe plus d'une vingtaine d'associations d'études canadiennes dans le monde.



Cet outil bibliographique important regroupe les résumés de thèses (en cours ou terminées) consacrées à tel ou tel aspect du Canada, déposées dans différentes universités de la France métropolitaine. Les entrées sont regroupées selon les disciplines (philosophie, linguistique, éducation, sciences politiques, etc.). Les nombreux résumés de thèses (d'une demi-page chacun) constituent de loin l'élément le plus intéressant de l'ensemble, permettant de relier un corpus national à un sujet ou à un problème théorique donné. Les thèmes sont très variés : le libre-échange et l'ALENA, les recours collectifs, les quotas dans le secteur

laitier, la censure cinématographique au Québec, le droit d'auteur, l'Arctique, etc. Plusieurs index (des auteurs, des noms de directeurs de thèse) facilitent le repérage.

Ce *Guide des thèses...* pourra servir d'instrument de référence ou d'inspiration à d'éventuelles recherches avancées; il permet en outre de vérifier les domaines choisis par les universitaires français dans leurs recherches doctorales sur le Canada, et met en évidence certaines tendances. Ainsi, on s'étonne du grand nombre de recherches consacrées au Canada anglais de la part de chercheurs francophones, alors que par ailleurs le Canada français suscite relativement peu d'intérêt chez les chercheurs anglo-saxons. On pourra commander ce 48^e numéro de la *Revue interdisciplinaire des études canadiennes en France* auprès du secrétariat de l'Association française d'études canadiennes, situé à l'Université de Bordeaux.

Yves Laberge

Jean-Charles Fortin et Antonin Lechasseur. *Les régions du Québec, Histoire en bref : le Bas-Saint-Laurent*. Sainte-Foy. Les Éditions de l'IQRC. Les Presses de l'Université Laval, 1999, 190 p.



Jean-Charles Fortin et Antonin Lechasseur espèrent que leur livre «du peuplement et de la mise en valeur des ressources naturelles de la région... pourra peut-être contribuer à une meilleure compréhension des débats qui animent aujourd'hui cette société régionale québécoise.»(p. 9)

Après un premier chapitre qui décrit très bien les aspects géographiques du

Bas-Saint-Laurent, ils présentent trois chapitres portant sur la population, le développement économique (l'agriculture, la pêche, les forêts et le chemin de fer) et la vie sociale (surtout le rôle de l'Église) de la région, au XX^e siècle. Les quatre chapitres suivants sont consacrés au XX^e siècle. On y voit bien l'importance des forêts dans l'économie de la région avant les transformations qui ont marqué la deuxième moitié du siècle, quand l'industrie des services et le rôle de l'État devinrent plus importants. À travers ces changements, les auteurs insistent sur les valeurs terriennes et une culture régionale de la population grandissante.

Les aspects politiques de l'histoire de la région reçoivent, pour leur part, peu d'attention avant la conclusion, quand les auteurs déclarent que «depuis les années 1850, les élites régionales ont tenté d'influencer les politiques nationales...» (p. 175) et que la «décentralisation administrative n'est plus un vain mot, les élus locaux et régionaux disposent de pouvoirs accrus...» (p. 177). Ces déclarations intéressantes auraient pu être développées davantage surtout en considérant les objectifs annoncés dans l'introduction.

Malgré cela, toute personne intéressée par le Bas-Saint-Laurent ou le développement du Québec devrait se procurer cet ouvrage. Bien écrit et très dense en informations, il est aussi agrémenté d'illustrations et de tableaux. Il constitue très certainement plus qu'un survol de l'histoire socio-économique de la région, avec une bibliographie utile et une liste des repères chronologiques des dates marquantes de la région.

Diane LeBel

Lucie K. Morisset. *La mémoire du paysage. Histoire de la forme urbaine d'un centre-ville : Saint-Roch, Québec*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001, 286 p.

Le quartier Saint-Roch, situé dans la basse-ville de Québec, a connu une histoire mouvementée et de nombreuses mutations. Situé entre la rivière Saint-Charles et la haute-ville, entre le Vieux-Port et le quartier Saint-Sauveur, ce quartier était le site de lieux très fréquentés comme la rue Saint-Joseph (avec ses boutiques, ses cinémas), devenue plus tard le Mail Saint-Roch, et abritait dans sa partie riveraine de nombreuses usines et manufactures aujourd'hui disparues.

Le brillant ouvrage de Lucie K. Morisset raconte admirablement l'évolution de ce quartier, autrefois animé et prospère à l'époque des grands magasins exclusivement québécois (Pollack, la Cie Paquet, le Syndicat de Québec) et zone jusqu'à tout récemment synonyme de refuge des déshérités de la vie. Son récit est passionnant du début à la fin, on y décrit des événements majeurs comme l'assèchement d'un méandre de la rivière Saint-Charles (qui serpentait autour de l'actuel parc Victoria) et la transformation du marché Saint-Roch, la disparition des voies ferrées et d'une partie du quartier lors de l'érection de l'autoroute Dufferin-Montmorency. J'y découvre même en page 228 une photo du poste d'essence ayant déjà appartenu à mon oncle durant les années 1960!

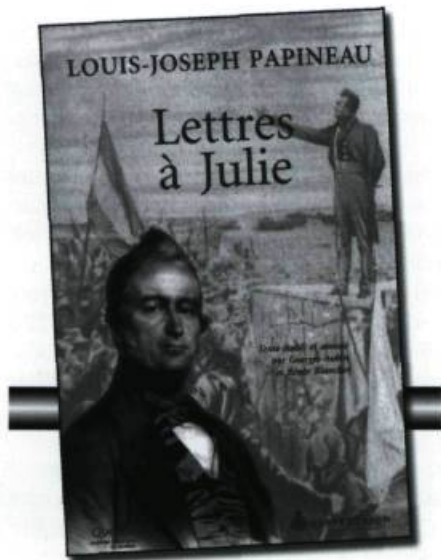
L'envergure de ce livre surpasse nettement bon nombre d'études antérieures sur le sujet, dans la mesure où l'on touche à l'histoire, l'architecture, la géographie urbaine et l'aménagement, tout en reliant constamment le passé au présent.



Nonobstant la qualité indéniable du texte, les 300 illustrations justifieraient à elles seules l'achat du livre, tant celles-ci sont précises, utiles et révélatrices des changements survenus dans cette partie méconnue de Québec. De vieilles maisons, des photos aériennes, des plans et cartes, en plus de nombreuses photographies d'archives de la police municipale, toutes ces images font revivre le dynamisme de ce quartier. Dans des termes clairs servis par un style élégant, Lucie K. Morisset nous offre ici un ouvrage exceptionnel, illustration et justification parfaites pour le profane de ce à quoi servent la conservation des archives et l'octroi des subventions gouvernementales accordées aux universitaires. On ne peut que souhaiter d'autres ouvrages du genre, par exemple sur le quartier Limoilou.

Yves Laberge

Louis-Joseph Papineau. *Lettres à Julie*, texte établi et annoté par Georges Aubin et Renée Blanchet avec introduction d'Yvan Lamonde. Sillery, Septentrion, 2000, 812 p.



Après avoir publié la correspondance de Julie Papineau (*Une femme patriote*), en 1997, sous la supervision de Renée Blanchet, et le journal d'Amédée Papineau (*Journal d'un fils de la liberté, 1838-1855*), en 1998, sous la direction de Georges Aubin, les éditions du Septentrion, en collaboration avec les Archives nationales du Québec, ont lancé une nouvelle collection intitulée «Archives québécoises». Avec les *Lettres à Julie* de Louis-Joseph Papineau, Georges Aubin et Renée Blanchet terminent la correspondance de l'intime chez les Papineau. La lecture croisée de la correspondance de Julie Papineau et des lettres de Louis-Joseph Papineau à sa femme est une richesse fabuleuse pour l'histoire du Québec.

L'introduction des *Lettres à Julie* est signée par l'historien Yvan Lamonde, lui-même spécialiste de Papineau. Tout en soulignant la grande qualité du travail effectué par Georges Aubin et Renée Blanchet, Yvan Lamonde dresse une bonne vue d'ensemble des *Lettres à Julie* si magnifiquement colligées par les auteurs. Dans la note de présentation de cette édition, Georges Aubin explique d'où viennent les lettres et en profite pour annoncer les projets ultérieurs tels que les lettres à ses enfants et à divers correspondants. Pour rendre accessible la lecture des *Lettres à Julie*, Aubin précise avoir modernisé l'orthographe et la ponctuation et fait disparaître quelques incongruités. L'ouvrage, divisé en quatre parties, se termine par la source des *Lettres à Julie* et un

important index onomastique grandement apprécié.

La première partie intitulée «L'ora-teur» couvre les *Lettres à Julie* écrites entre 1820 et 1829. Dans ces lettres, Papineau raconte à Julie comment se passe la vie à Québec et à la Chambre d'assemblée. Il discute aussi de son voyage à Londres où il allait contester le premier Acte d'Union de 1822. Il revient souvent sur les problèmes qu'il rencontre à la Chambre, comme en fait foi cet extrait de la lettre du 6 mars 1826. «Comment finira la session? Je n'en sais rien. Sans nul résultat très utile. La plupart de nos bills sont étouffés à leur arrivée au Conseil législatif.»

La deuxième partie concerne les années 1830 à 1836 et est titrée «Le patriote». Le 24 mars 1834, Papineau entretient Julie sur les Quatre-vingt-douze Résolutions. «Le gouverneur envoie aujourd'hui ou demain, dit-on, un exprès pour porter nos résolutions et ses réflexions. [...] nous proposerons que Morin parte aussitôt que nous aurons pu passer nos adresses...» Retenons que dans cette partie des *Lettres à Julie*, Papineau commence à demander à sa femme de conserver les lettres qu'il lui envoie, il pourra ainsi les revoir.

Forcé de quitter le pays pour protéger sa vie lors de la rébellion de 1837-1838, Louis-Joseph Papineau erre pendant huit années entre le Vermont, Paris et Londres. «L'exilé», la troisième partie des *Lettres à Julie*, concerne la période comprise entre 1837 et 1845. La majeure partie des lettres parvient de Paris, entre 1839 et 1844.

La dernière série de lettres, «Le seigneur», commence à la Petite-Nation, le 26 octobre 1846, et se termine à Montebello, le 21 juin 1862, soit moins d'un mois avant la mort de Julie Papineau, le 18 août, au manoir de Montebello.

Beaucoup plus qu'une simple correspondance, ces *Lettres à Julie* sont un remarquable témoin du passé, une manière essentielle de retourner aux sources de notre mémoire collective.

Daniel Perron

Hélène Bourque et Alain Gariépy (dir.). *Une histoire marquée par la pierre. Saint-Marc-des-Carières*. Saint-Marc-des-Carières. Comité des fêtes du centenaire de Saint-Marc-des-Carières, 2001, 136 p.

La municipalité de Saint-Marc-des-Carières célébrait en 2001 le centenaire de sa fondation. Le livre-souvenir publié à

cette occasion relate les grandes étapes de l'histoire de cette localité de la région de Portneuf, qui doit sa renommée à l'exploitation de la pierre calcaire. Plusieurs collaborateurs ont participé à la rédaction des différents chapitres sous la direction d'Hélène Bourque et Alain Gariépy. Abondamment illustré, l'ouvrage se divise en deux parties, l'une consacrée aux faits marquants ou méconnus de l'histoire locale et la seconde à l'évolution de l'industrie de la pierre de taille.



De la bourgade industrielle du début jusqu'au centre régional de services qu'elle est devenue après 1950, Saint-Marc-des-Carières connaît de grands moments et des heures un peu plus sombres. L'histoire de la municipalité débute vers 1830, alors que s'amorce l'extraction de la pierre de taille. Cependant, le rang des Carières se développe surtout après la construction du chemin de fer Transcontinental entre 1875 et 1879, qui facilite le transport de la pierre sur de plus grandes distances. Rattaché d'abord à la paroisse de Saint-Alban, le nouveau village, qui compte 600 personnes en 1900, est érigé en paroisse autonome en 1901, au terme d'une lutte épique menée par certains leaders de la communauté. Malgré le déclin progressif de l'activité des carrières au cours des 50 dernières années, la municipalité de Saint-Marc demeure très florissante. Elle compte aujourd'hui un peu moins de 3 000 habitants.

«Une histoire marquée par la pierre», telle est bien l'idée maîtresse développée dans ce livre. La fortune de la municipalité est liée à cette ressource naturelle. Le calcaire est extrait par des carriers et taillé par des artisans habiles, dont certains sont de véritables artistes. L'histoire de cette industrie débute vraiment avec la construction de l'église de Deschambault, en 1835. La pierre de couleur gris brunâtre se prêtant très bien à la sculpture, elle répond parfaitement aux exigences de l'architecture palladienne ou néoclassique

en vogue à la fin du XIX^e siècle. À la production de la pierre, se greffera celle de la chaux, en 1909.

Plusieurs édifices publics du Québec, dont l'Hôtel du Parlement lui-même, ont été construits ou comportent des éléments décoratifs en pierre calcaire de Saint-Marc-des-Carrières. La liste compilée par Robert Ledoux et publiée dans la monographie comprend des hôtels de ville, des banques, des hôpitaux, des institutions scolaires, des presbytères, etc. ainsi qu'une multitude d'églises. Ces édifices sont répartis un peu partout au Québec et même en Ontario, dans les Maritimes et dans l'est des États-Unis. Même si on les associe plus volontiers au nom de leur concepteur, ces constructions témoignent également du savoir-faire des tailleurs de pierre de Saint-Marc-des-Carrières.

L'ouvrage publié sous la direction d'Hélène Bourque et d'Alain Gariépy est beaucoup plus qu'une monographie paroissiale. Il est le fruit d'une collaboration efficace entre les gens du milieu et des praticiens de la discipline historique (histoire, histoire de l'art et ethnologie). Le chapitre intitulé «L'histoire du village par ses rues» en est une bonne illustration. En ce sens, le livre peut être considéré comme un modèle à suivre pour les municipalités qui envisagent de réaliser une publication commémorative.

Jacques Saint-Pierre

Gilles Vigneault. *La chanson comme miroir de poche. Conversation avec Jacques Lacoursière*. Outremont, Lanctôt Éditeur, 2000, 76 p.

Le petit livre que propose Jacques Lanctôt a d'abord été un épisode de la série *Les artisans de l'histoire* diffusée sur la chaîne de télévision Historia. Qu'à cela ne tienne : la spontanéité que permet la forme sur laquelle ce livre repose, la conversation, représente parfaitement la vivacité et la loquacité que l'on connaît de Gilles Vigneault.

Le rythme de l'entretien que le poète accorde à l'historien est enlevé : une anecdote n'attend pas l'autre. Lacoursière ne craint pas de remonter le temps et de revivre (puis de relire) avec son interlocuteur certains moments cruciaux de sa trajectoire dans le domaine de la chanson québécoise. En 1960, ce sont les débuts de *La boîte à chansons*, à Québec, et la fébrilité d'une prise de conscience collective s'articulant par la voix des artistes. L'année 1965 rappelle l'engagement politique du poète. Puis, durant la décennie suivante,

c'est la naissance de la Loi 101 et l'immense espoir d'un pays à faire... Malgré les sautes d'humeur de l'histoire, le poète prend apparemment plaisir à parler des événements qui ont marqué son passage sur la petite... et sur la grande scène de la vie.



S'il n'est pas avare de faits cocasses touchant ses expériences professionnelles, Vigneault ne manque pas d'offrir un certain nombre de réflexions au sujet du pays, et sur les conditions de son existence – telles qu'elles se présentent actuellement aux Québécois. Pour laisser parler le poète : «Un pays au fond de soi, monsieur Lacoursière, ce n'est pas un pays virtuel. C'est un véritable pays. Et il est plus réel que ce qu'on prend pour le pays réel avec ses frontières et avec sa terre, ses eaux et ses minerais. C'est là qu'il commence et c'est là qu'il finit [...] C'est le dedans des gens» (p. 51). Somme toute, un ouvrage sans prétention. Pour qui ne les connaît pas déjà, voilà une manière d'approcher le personnage et les chansons de Gilles Vigneault.

Julie Gaudreault

ERRATUM

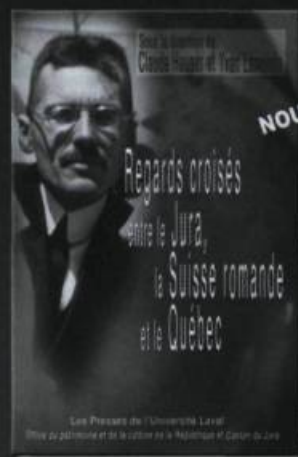
Une erreur s'est malencontreusement glissée dans la chronique «Place aux livres» du numéro 68 (p. 57). C'est Anny, et non Frédéric, Bussières qui a écrit le compte rendu de *Tableaux de guerre : reflets de l'expérience canadienne – 1914 à 1945*. Mille excuses à l'auteure.

La rédaction

PUL-IQRC



AUGUSTE VIATTE
D'un monde à l'autre
Journal d'un intellectuel jurassien
au Québec (1939-1949)
Volume 1, 1939-1942
 Édité et présenté par **CLAUDE HAUSER**
 484 pages • 38 \$



NOUVEAUTE

Regards croisés entre le Jura,
la Suisse et le Québec
 Sous la direction de **CLAUDE HAUSER**
 et **YVAN LAMONDE**
 352 pages • 30 \$

AUGUSTE VIATTE
D'un monde à l'autre
Journal d'un intellectuel jurassien
au Québec (1939-1949)
Volume 2, 1942-1949
 Édité et présenté par **CLAUDE HAUSER**
À PARAÎTRE
 novembre 2002



Pour de plus amples informations
Les Éditions PUL-IQRC
 Tél. (418) 656-7381
 Téléc. (418) 656-3305
 Dominique.Cingras@pul.ulaval.ca
 www.ulaval.ca/pul